

Conférence sur Krishnamurti (mars 2007)

René Barbier (université Paris 8)

PLAN :

1. Ma rencontre avec Krishnamurti

2. Krishnamurti : une vie au service de l'éducation

2.1. Sa vie

2.2. L'énigme de Krishnamurti

2.3. Une vie qui s'approfondit et se gravifie au fil des ans

3. Une dialogique ouverte sur la méditation, fondement de la liberté

3.1. Les deux logiques de l'existence

- D'abord une **logique des conditionnements**

- **La logique de la liberté ou La révolution du réel**

3.2 . L'ontologie de Krishnamurti

- **L'"otherness"**.

- **Les conséquences de l'"otherness"**.

- Une compréhension du réel comme source de création/destruction permanente.

- Le Neuf, l'imprévu comme donnée fondamentale de l'existence.

- Le refus de tout enfermement institué

- La reconnaissance d'une sensibilité naturelle.

- La non-maîtrise, la non-perfection et l'opacité.

La prise de conscience de notre existence.

- Quid de la "conscience" ?

- La position de Krishnamurti

Autonomie, liberté et reliance.

4. Conséquences éducatives de la philosophie de Krishnamurti

- Approche **paradoxe**

- La **sensibilité** est une valeur à redécouvrir

- **Conjonction** incontournable et paradoxale entre l'usage de la **pensée** et une manière de l'oublier qu'on appelle **méditation**

- Reconnaissance de la **relativité du temps et de l'espace**

- L'affirmation pleine et entière d'un **univers vivant ou tout est relié**

- L'affirmation de l'**autonomie** de la personne et de la société

- L'émergence d'une **visée éducative planétaire** qui prendrait pour axiomatique centrale la croissance de l'**élucidation**

- Ouverture au **Sans-Fond** comme source de tout imaginaire et de toute réalité,

Bibliographie

Parler de Krishnamurti implique que l'on a pu entrer dans son univers de méditation et sa sacré radical. C'est dire qu'il ne s'agit pas de faire une conférence habituelle à son propos mais toujours de partir de soi pour faire comprendre à quel point la vision de K concerne le sujet parlant.

1. Ma rencontre avec Krishnamurti

Je ne l'ai jamais rencontré physiquement, mais j'ai le sentiment que je l'ai compris spirituellement dès que j'ai lu un premier livre de lui. J'avais alors 25 ans. C'était Première et dernière liberté. J'ai su immédiatement qu'il était le "penseur" qui allait me proposer des voies originales dans ma vie déjà axée, à cette époque, vers l'éducation. Depuis, je n'ai fait qu'approfondir sa vision du monde et je l'ai enseigné pendant 25 ans à l'université, dans le cadre du département de sciences de l'éducation de Paris 8.

Vers 25 ans, j'étais en attente d'un mentor, sans doute, dans l'ordre spirituel. Je n'en avais pas vraiment trouvé lors de mes études universitaires, ni en philosophie, ni en sciences humaines. Mon exploration de l'univers des religions restait insatisfaisante. Trop de rituels, de croyances, de bondieuseries, de superstitions, aussi bien en Occident qu'en Orient. Depuis, j'ai pu discerner autre chose dans certaines pensées asiatiques, surtout chinoises, beaucoup plus dégagée de ce mysticisme étouffant. Notamment dans la pensée taoïste des origines, à la lumière de Lao Tseu et surtout de Tchouang Tseu (Zuang Zi)

2. Krishnamurti : une vie au service de l'éducation

Krishnamurti est un penseur qui ne produit pas de concept. Soous cet angle ce n'est

pas un "philosophe" au sens de Deleuze ou de François Jullien.

Il n'est pas non plus un simple "psychologue", même clinicien. Il ne vous propose pas de vous allongerr sur un divan pour vous analyser.

Son propos se résume à vous faire comprendre, à partir de vous-même, ce qu'est un être humain.

Comment l'est-il devenu lui-même ?

2.1. Sa vie

Examinons son histoire de vie, non dans ce qu'il soutient mystérieusement (son non-conditionnement radical), mais sous un regard plus sociologique, à partir de sa biographie établie par Mary Lutyens (1982,1984,1989, 1993).

Né le 12 mai 1895 (calendrier occidental), Krishnamurti appartient à une famille brahmine modeste de dix enfants. Son nom patronymique est Jiddu. Huitième enfant, il est nommé Krishnamurti en souvenir de la naissance du dieu Krishna, huitième enfant lui aussi.

Plusieurs de ses frères et soeurs décèdent dans leur plus jeune âge, excepté son frère Nityananda qu'il adorait, trois autres frères dont un demeurera débile et une soeur aînée rapidement mariée.

Sa mère, Sanjeevamma, mourra lorsqu'il aura 10 ans. Elle a d'emblée l'intuition que Krishnamurti est un être remarquable et elle veut accoucher dans la pièce réservée aux prières, cas tout-à-fait exceptionnel. Ce sentiment est confirmé par l'astrologue de la famille qui assure à son père Narianiah que l'enfant deviendrait quelqu'un de grand et de merveilleux. Krishnamurti est un petit garçon rêveur et maladif, détestant l'école au point que ses professeurs pensent qu'il est un attardé mental, au contraire de son frère Nitya très bon élève.

Très jeune il a un sens aigu du don de soi. Il donne facilement ses friandises à ses frères et soeurs, de la nourriture aux mendiants qui passent devant sa porte. Il lui arrive souvent de rentrer de l'école sans crayon, ni ardoise, ni livre parce qu'il les a offerts à un enfant plus pauvre. Par contre il aime observer la nature avec intention et conservera toute sa vie une inclination très poussée pour la mécanique.

Son père, après la mort de sa femme et sa mise à la retraite demande instamment à Annie Besant, qui dirige la Société Théosophique dont il est membre, de l'aider à nourrir sa famille. Il s'installe ainsi avec ses enfants à Adyar, lieu où la Société Théosophique lui offre un poste d'assistant au secrétariat.

Krishnamurti va dans une High School située à Mylapore sans plus de succès scolaire et reçoit maints coups de canne pour sa supposée stupidité. Comme il fréquente la plage à Adyar avec son frère Nitya, il rencontre les autres jeunes gens faisant partie du cercle de la Théosophie. C'est là qu'un jour Charles Webster Leadbeater, une des figures hauturières du Mouvement théosophique, le remarque malgré son apparence physique peu agréable à cette époque, en déclarant que Krishnamurti possède une aura magnifique sans nulle trace d'égoïsme.

La Théosophie proclamait alors l'avènement éminent d'un "Grand Instructeur" qui devait sauver le monde. Leadbeater persuade Annie Besant que Krishnamurti est l'élus du Mouvement, malgré la présence d'un jeune hollandais qui était venu en Inde avec sa mère, pressenti antérieurement par le même Leadbeater, pour le même rôle.

A partir de ce moment Krishnamurti et son frère Nitya vont être pris en charge totalement et soumis aux injonctions éducatives de la Société Théosophique. Ils vont sortir de l'habitus purement hindou pour entrer dans un habitus de bourgeois britannique, au point de perdre l'usage de leur langue d'origine, mais d'apprendre, évidemment, à jouer au golf et à faire du thé. Krishnamurti parlera couramment

l'anglais, le français et l'italien. Le père tentera bien de récupérer ses enfants par un procès qu'il perdra au plus haut niveau. Annie Besant et la Société Théosophique garderont la tutelle sur les deux adolescents.

Suivant la tradition théosophique, Krishnamurti et son frère reçoivent une initiation spirituelle qui procède par étapes. Ils sont censé communiquer par des voies parapsychologiques, avec des figures spirituelles intemporelles (maître Morya et maître Kouthoumi) protectrices de la Société Théosophique.

Par cette initiation ils ont accès à la "Grande Fraternité Blanche" des initiés. Un ordre est fondé pour Krishnamurti, l'*Ordre de l'Etoile d'Orient*, dont il prend la tête, secondé par Annie Besant et C.W. Leadbeater. Vêtements, chaussures et nourritures à l'anglaise sont infligés aux deux jeunes gens. Plus tard il appréciera l'esthétique vestimentaire anglaise, mais en Inde il s'habillera à la mode du pays. Il restera toujours à cheval sur la question de la propreté.

A Londres tout est fait pour que Krishnamurti puisse étudier à Oxford. Si son frère, un peu plus tard, réussit brillamment dans le domaine juridique, Krishnamurti demeure un étudiant peu intéressé par ses études, malgré la fêrule de ses précepteurs. Il préférera, aux livres "sérieux", la lecture de romans policiers et les films de Clint Eastwood.

On lui offre biens et argent. Ses disciples sont légions et viennent l'écouter dévotement. Chacune de ses conférences fait l'objet d'une publicité spectaculaire. Krishnamurti est mal à l'aise dans ce système largement institué par le Mouvement Théosophique.

Dès 1922, en Californie, il connaît une crise spirituelle profonde, une illumination et le début d'une souffrance physique qui ne le quittera plus et qu'il

nomme “le processus”. Il va se distancer de plus en plus de la Théosophie.

La mort de son frère Nitya, atteint de tuberculose, le surprend en 1925, lors d’un voyage en bateau en direction de l’ Inde, malgré des “assurances” plus ou moins magico-religieuses transmises par les figures dominantes de la Théosophie. Il plonge alors dans une détresse sans fond. Pourtant quand il arrive en Inde, son visage rayonne et il est parfaitement calme. Il a compris ce qui alimentera définitivement son enseignement jusqu’à la fin de sa vie.

Nitya

Mon frère est mort,

Nous étions pareils à deux étoiles dans un ciel nu.

il était comme moi

Brûlé par le soleil ardent

Au pays des brises légères,

Des palmiers ondoyants

Et des fraîches rivières,

Où les ombres sont innombrables,

Les perroquets éclatants et les oiseaux bavards.

La cime verte des arbres

Se balance dans le soleil brillant,

Les plages sont dorées

eE les mers bleues et vertes.

Là-bas, le monde vit dans l'ombre, à l'abri du soleil,

La terre est brune et brûlée,

Les rizières étincellent,

Verdoyantes dans les eaux vaseuses ;

Des corps bruns, nus et luisants,

Sans contraintes dans la lumière éblouissante.

La mère allaite son enfant sur le bord du chemin

Où se dressent des autels,

*Et un amoureux, pieusement,
 Apportent l'offrande des fleurs.
 Silence pénétrant,
 Paix infinie.
 Il est mort ,
 Et j'ai pleuré seul à l'écart.*

*Partout où j'allais, j'entendais sa voix
 Et son rire heureux.
 Je cherchais son visage
 Sur celui de chaque passant
 Lui demandant s'il avait croisé mon frère,
 Mais personne ne pouvait me reconforter.*

*J'ai adoré,
 J'ai prié,
 Mais les dieux sont restés muets.
 Je ne pouvais plus pleurer,
 Je ne pouvais plus rêver.
 Je le cherchais en toutes choses
 Sous tous les cieux.*

*Souvent j'entendais les arbres murmurer
 Et m'appeler vers son séjour.*

*Dans ma quête
 Je T'ai contemplé,
 O Seigneur de mon âme,
 En Toi seul
 j'ai trouvé le visage de mon frère.*

*En Toi seul,
 O mon éternel Amour
 Je contemple le visage
 De tous les vivants et de tous les morts.*

Dès cette époque, il devient dérangeant pour le Mouvement Théosophique qui ne reconnaît plus son rejeton. Bien que toujours très respectueux envers sa “mère” Annie Besant, il suit son propre chemin.

En 1929, il prononce le célèbre discours d’Ommen, nom du lieu de la rencontre près du château d’Eerde qui lui avait été donné. *“La vérité est un pays sans chemin”* annonce-t-il. Dès 1927, il avait affirmé dans ce même lieu : *“Je redis que je n’ai pas de disciples. Chacun parmi vous est un disciple de la Vérité, si vous comprenez la Vérité et si vous ne suivez pas des individus... La Vérité ne donne pas d’espoir ; elle donne la compréhension...”*

Personne n’a le devoir de suivre un gourou, une doctrine, ou de s’installer dans des lieux supposés sacrés, ni de passer par des rituels d’initiation. Il n’y a pas de “méthodes” de méditation. Le savoir livresque ne sert à rien quant au devenir spirituel. L’être humain n’a rien à chercher, rien à vouloir, rien à attendre, personne à suivre, pas même Krishnamurti : simplement être complètement attentif à la vie, à ce qui est, d’instant en instant.

Il prône une réceptivité totale, une ouverture de l’être au mouvement même de la vie et une mise en doute de toute parole d’autorité sur le plan d’une éducation à dominante de connaissance de soi. Jusqu’à la fin de son existence, il rappellera cette vérité découverte à cette époque. L’essence de son enseignement sera fondée sur le doute et l’épreuve de réalité personnelle.

Sa pratique suit son discours. Il dissout l’Ordre de l’Etoile, quitte la Théosophie et rend les biens qu’on lui avait donnés.

Désormais l’organisation qui soutiendra ses actions (conférences et éditions, création de fondations pour la diffusion de son enseignement) sera purement profane

et réduite au minimum. Il aura même à entrer dans une bataille juridique avec un de ses anciens proches, Rajagopal, qui, s'occupant de la gestion des éditions, s'était arrangé pour lui faire signer subrepticement un document l'autorisant à s'approprier les livres de Krishnamurti. La fille de Rajagopal se vengera en publiant, plus tard, un livre très partial sur la vie amoureuse de Krishnamurti et notamment sur l'amour qui a uni Krishnamurti et l'ex-femme de Rajagopal pendant quelques années.

Krishnamurti quitte donc la Société Théosophique et commence, réellement, à être lui-même. Il va parcourir le monde jusqu'en 1986, en donnant des conférences, en recevant des interlocuteurs, en discutant avec des savants, des philosophes ou des psychologues du monde entier.

2.2. L'énigme de Krishnamurti

Dans la logique sociologique de la constitution de l'habitus, une telle rupture est incompréhensible. Le sociologue de la reproduction ne saurait admettre la parole de Krishnamurti affirmant qu'il n'a jamais été conditionné. L'habitus n'est-il pas une matrice de perception, de représentation et d'action, reproductrices de structures conformes et constituée dans la méconnaissance même de ses conditions d'inculcation, par le truchement d'une institutionnalisation de la vie quotidienne et d'agents éducatifs appropriés (Bourdieu et Passeron, 1970) ? A suivre la sociologie de Pierre Bourdieu, on ne voit pas pourquoi Krishnamurti a pu opérer une telle révolution intérieure.

Il était, par excellence, l'homme institué, à l'habitus totalement clos. Figure de gourou exposée à la dévotion des masses, il avait tout à gagner à rester dans un statut aussi confortable. Porté par une organisation adéquate qui contrôlait et sanctionnait le fonctionnement parfait de cet habitus.

Ce qui a déstructuré cet habitus n'est pas explicable par la sociologie, ni même par la psychanalyse. On comprend encore moins si nous nous en

tenonsphénoménologiquement à la stricte parole de Krishnamurti sur son enfance dans laquelle il n'a jamais éprouvé d'affectation sous les coups ou les brimades.

D'aucuns ont proposé de voir dans cet acte, une révolte d'un être soumis aux figures draconiennes d'autorités multiples de la Théosophie. Une sorte de "révolte contre le père" d'une certaine façon.

C'est ainsi que l'interprète Sri Rajneesh, le gourou de Poona (Jan Foudraine, 1992), contre lequel Krishnamurti s'est souvent élevé. Krishnamurti n'aurait jamais réglé ses problèmes avec l'autorité de la Théosophie. Jusqu'à la fin de sa vie il se serait battu contre des fantômes.

Mais Krishnamurti ne s'est jamais "révolté" contre l'enseignement de la Théosophie. Il a simplement "refusé" sans le moindre désir de faire des vagues. Il a quitté le Mouvement en parlant, en prononçant une parole authentique sans jeter l'anathème sur les anciens disciples assis "aux pieds du maître". Il s'est retiré de ce jeu truqué dont il avait compris soudain l'inanité mondaine. Aucune acrimonie dans ses propos. Son affection pour Annie Besant est restée intacte.

Quand il interpellait les disciples spectaculaires (par leur accoutrement) de Sri Rajneesh, qui venaient systématiquement l'écouter lors de ses conférences, il n'exprimait aucune animosité ou rancune. Point de projections imaginaires dans ses remarques. Simplement une question : pourquoi ce besoin de suivre un supposé "maître spirituel" et de se distinguer ainsi ? Qui suit ce gourou ? Observez et vous comprendrez ce que vous êtes.

D'autres comme Catherine Clément, dans son étude sur "*la Syncope. Philosophie du ravissement*" (1990), suppose qu'il était une sorte de "chaman", sans doute à partir des rares moments d'extases qui a vécu autour de sa vingt-septième

année. C'est méconnaître que Krishnamurti ne parlait pas en état de transe, mais dans un dialogue interactif, le plus souvent, avec un auditoire ou une autre personne. Bien que ses conférences ne soient pas préparées mais largement improvisées, il était dans l'instant, un être particulièrement "présent" dont la parole, toujours très rationnelle, de plus en plus soucieuse d'étymologie au fil de l'âge, touchait au plus juste, et non une personne habitée par une entité, plus ou moins inconsciente, aux yeux révulsés et articulant des sons d'une voix inhabituelle.

Beaucoup d'autres, fins connaisseurs, pensent qu'il était un vrai gourou malgré tout, voire le "gourou des gourous" (Arnaud Desjardins, *Ma Ananda Moyi*). Un psychiatre travaillant en Inde sur le rapport maître/disciple, Jacques Vigne, tente même de démontrer ce postulat. (J. Vigne 1994).

En vérité, le processus éducatif pour Krishnamurti est justement cette faculté à s'ouvrir au monde sensible, naturel et social, au sein d'une attention vigilante.

Pour lui il n'y a rien là d'extraordinaire ou d'exceptionnel. Il s'est toujours défendu d'être un "cas" mystique car, alors, à quoi son enseignement aurait-il pu servir ?

Il a toujours affirmé, au contraire, que tout le monde peut vivre cette joie d'être et rencontrer cet "Otherness" dont il parle dans ses "*Carnets*"(1988).

2.3. Une vie qui s'approfondit et se gravifie au fil des ans

Au fil des ans Krishnamurti va être de plus en plus exigeant à l'égard de soi-même et de son langage en particulier, comme l'a bien montré Yvon Achard (ACHARD (Yvon), 1970, *le Langage de Krishnamurti*, , Paris, Le courrier du livre, 252 p.)

Il ne néglige aucun sujet. Il parle aussi bien de la beauté du monde que de la misère, de la souffrance, mais aussi de la sexualité, de la technique et, évidemment, de l'éducation.

Il se gravifie, c'est à dire, d'après mon néologisme, qu'il devient plus grave au fur et à mesure qu'il prend conscience lucidement de l'état du monde en fonction de la conscience de la vie réelle des êtres humains et des effets sur le monde naturel.

Vers la fin de sa vie, il se demandera si quelques personnes, au moins, ont compris ce qu'il voulait dire ?

Il meurt en Californie, en février 1986, entouré de très peu de monde. Il a demandé à se faire incinéré immédiatement, sans protocole lié aux saints homes en Inde. Ses cendre seront dispersées à Ojai, à Brockwoo et dans le Gange. Ainsi, aucune sépulture ne demeure et aucun pèlerinage ne peut s'effectuer vers une tombe bardé de fleurs et de superstitions comme sur ceelle d'Allan Kardec dans le cimetièrre du Père Lachaise à Paris.

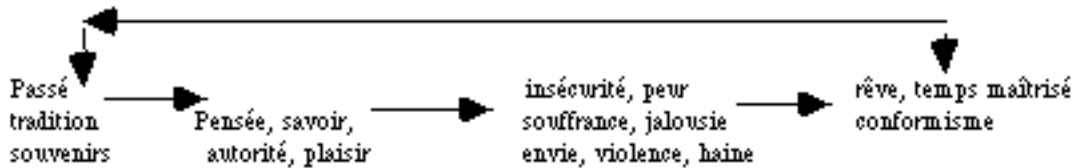
3. Une dialogique ouverte sur la méditation, fondement de la liberté

Krishnamurti va proposer une voie de recherche spirituelle qui, paradoxalement, est un "pays sans chemin". Cette voie est fondée sur sa propre connaissance expérientielle de l'Otherness, l'autreté, source de béatitude et d'une joie ineffable.

Pour découvrir l'Othernesse, cet autre niveau de réallité à l'intérieur de nous-même, Krishnamurti nous propose de passer d'une logique des conditionnés à une logique de la liberté;

3.1. Les deux logiques de l'existence

D'abord une **logique des conditionnements**

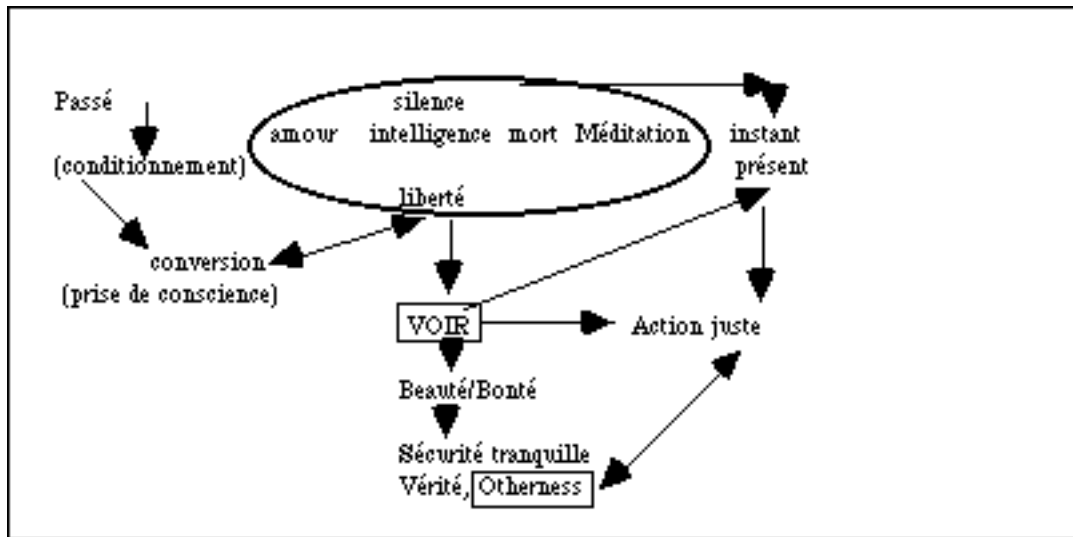


Krishnamurti n'a de cesse de rappeler la multitude d'emprises qui contraignent nos regards et nos comportements quotidiens. Nous sommes une masse de "mémoires" physique, biologique, psychologique, sociale, culturelle qui interfèrent et nourrissent nos allant-de-soi. Inutile de tenter de les connaître par une voie régressive et analytique. Ces "mémoires" sont trop profondément ancrées en nous-mêmes depuis notre naissance et même depuis des générations. Elles constituent notre passé mais également le passé de l'humanité et même le passé de l'univers. Tout savoir s'appuie sur ce "déjà-connu", sur ces "mémoires" dont la vérité n'est que relative et dépendante d'un espace-temps. La pensée, processus purement matériel, chimique, pour Krishnamurti, n'est faite que de l'utilisation de ce fond de "mémoires" (La Vérité et l'événement (V.E.), p. 58-65). Elle n'est jamais neuve. Pis elle est incapable de comprendre ce qui sans cesse surgit dans la vie réelle. La pensée ne peut reconnaître la création permanente de la vie, qui est en même temps destruction. Créant sans cesse une réalité illusoire, elle suscite un désir de sécurité, introuvable en dernière instance (V.E.41-42). La vie en acte détruit tout repère immuable. Elle comprend un mystère irréductible à toute explication mais que chacun

appréhende (V.E.48). Il s'ensuit une insécurité permanente facteur d'une peur incontournable liée au temps qui passe et dont on cherche indéfiniment à se garantir. Le savoir, toujours lié au déjà-connu, fait partie de ce système de protection contre la perception directe de l'inconnu (V.E.49, 83). Le temps, c'est le passé qui joue son rôle d'affollement larvé. L'imagination, comme la pensée, fait partie du temps. Elle construit un avenir hypothétique où le "devoir être" remplace le "ce qui est". Toute communication vraie est impossible, engluée dans une coulée d'images de l'autre et de soi-même (V.E.71, 80). La pensée - exception faite d'une pensée fonctionnelle, instrumentale nécessaire à la vie usuelle - empêche ainsi l'accès à la connaissance authentique par l'imposition de toute une série de comparaisons, de contrôles, de mesures et de compétitions. Il s'ensuit une vie pleine d'émotions paralysantes liées au désir, au manque, à la jalousie, à l'avidité, à la haine. La souffrance fait ainsi bon ménage avec le plaisir, dans une course rétroactive sempiternelle. La liberté ou l'amour, habituellement évoqués, ne sont qu'une suite d'aliénations quotidiennes méconnues. Pensée, passé, imagination contribuent dans leurs effets psychologiques et sociaux à renforcer le désordre du monde. Toutes les figures d'autorité, tous les gourous sont là pour masquer la logique du conditionnement (V.E.144-145, 172) et Krishnamurti lui-même sait qu'il n'est pas préservé de ce type de projections à son égard. (V.E.138-143). La doctrine de la réincarnation fait partie de ce système imaginaire (V.E.157). Dans cette perspective, la mort est l'horreur absolue. On va l'écarter, la nier, par tous les moyens car la mort est l'abolition du temps sous sa forme de mouvement de la pensée (V.E.197). Ce faisant on ne fait qu'en accentuer la contrainte absolue. Le social prolonge ce qui se joue au niveau individuel car en fait il n'existe aucune séparation entre réalité, imaginaire, individu et société (V.E.162). Le révolutionnaire veut changer la société mais reproduit la logique des conditionnements dont il est porteur. Les lendemains qui chantent produisent sans cesse des larmes de sang. Le monde s'enfonce ainsi dans une tragédie de plus en plus évidente sous les discours de bonne volonté. Si Krishnamurti prend la parole, c'est qu'il

y a urgence et que rien ne va plus (V.E.84). C'est aussi simplement parce qu'il est un être parlant - un "parlêtre" dirait J. Lacan - comme la fleur offre son parfum au monde (V.E.164).

La logique de la liberté ou La révolution du réel



Que nous dit-il ? La Vérité n'a pas de chemin. L'être humain est sans boussole, mais il peut être "présent" à lui-même et au monde (V.E.140). Il n'a aucun maître à suivre pour comprendre ce qu'il est en réalité. Il n'y a pas de méthodes, pas de techniques. Toute méditation assise, debout ou couchée n'est qu'un artifice exprimant un état d'esprit animé par la fragmentation de ce qui est. Il s'agit pour lui simplement d'apprendre l'**art de voir et d'écouter** ce qui est, sans chercher à comparer, à imaginer, à rationaliser, à accumuler (V.E.175). Voir et écouter le désordre de la pensée non instrumentale, rétablissent l'ordre fondamental du monde (V.E.174). Pour vivre cette attitude nouvelle, aucun moment, aucun dieu, ni aucun lieu ne sont privilégiés (V.E.179). Plus encore, il n'y a aucun effort à faire, aucune intention à mettre en oeuvre. Simplement être là, avec passion, dans un état de

présence attentionnée et instantanée au monde environnant et à soi-même. La pensée est soluble dans l'instant. Mais elle résiste parce qu'elle a "peur de ne pas penser" dit Krishnamurti (V.E.77). La peur est un mot qu'un regard fait flamber. Il s'agit de sortir du système des oppositions de la pensée aristotélicienne (V.E. 62) : l'amour ou la haine, la vie ou la mort, le plaisir ou la souffrance, dieu ou l'athéisme ; sans toutefois réinventer un nouvel impérialisme heuristique avec une option "dialectique" de la vie.

Ainsi vouloir être "non-violent" implique, ipso facto, la catégorie méconnue de la violence. Avant tout, nous avons à voir la violence et tous ses effets pernicioeux. "Etre un" avec la violence pour l'épuiser dans la vision de sa réalité. "Etre un" avec la mort relève de la même perspective (V.E.154-156).

Voir et écouter dépassent toutes les catégories dichotomiques qui s'écroulent comme des cendres bleuies. Krishnamurti, dans son for intérieur, n'est pas plus hindou, ou chrétien, ou musulman ou athée qu'il n'est communiste, capitaliste ou Américain, Indien, ou Européen.

Alors seulement le cerveau disponible, réceptif, compréhensible par l'affirmation d'un "postulat empathique" comme le propose en conclusion d'une étude sur l'émotion, un psychophysiologue contemporain (Jacques Cosnier, 1994), peut prendre conscience de sa nature et rencontrer un autre espace-temps, un ailleurs absolu, qui pourtant a toujours été présent dans notre monde, en nous-même. Krishnamurti nomme cette bénédiction l' "Otherness", l'Autreté (R. Barbier, 1992). L'être humain découvre vraiment ce qu'est l'amour indissolublement uni à la mort et à la création. Un amour/compassion intense qui saisit la beauté des choses et des êtres et comprend le sens de la souffrance (V.E.153). Un *éveil de l'intelligence* (1980) comme il le nomme qui permet la véritable communication des interlocuteurs

(V.E.28). L'intelligence, selon Krishnamurti, n'est pas construite et n'a pas de paliers, d'étapes ou de moments exceptionnels pour s'exprimer. Ce n'est ni l'intelligence de Jean Piaget, ni la mesure du Q.I. de Binet et Simon, ni celle des surdoués de Rémy Chauvin. Elle est simple constatation, à partir d'une "vision pénétrante", de la totalité interactive du monde. Ce qui permet de reconnaître immédiatement le vrai et le faux (V.E.26 ss., 186). Si elle se sert de la "pensée" comme d'un instrument, elle la transcende. Elle voit instantanément la dynamique complexe de la vie et distingue la réalité pensée, de la vérité. Elle agit en conséquence, dans une conscience-acte, une **action juste** (V.E.59). L'être éveillé à l'intelligence ne saurait être en contradiction avec lui-même. Si le monde, dans sa réalité, lui pose des questions, il les résout immédiatement et sans résidu. Il ne choisit pas, il agit avec assurance et en connaissance (V.E. 177). C'est pourquoi il n'a pas de rêve selon Krishnamurti (V.E. 180). L'être de l'intelligence est "**passionné**", non pas au sens d'une passion aveugle et destructrice, mais au sens d'une intensité existentielle de chaque instant. Voir et écouter supposent une surprise permanente au surgissement du monde, à l'imprévu. La vie devient d'une coloration sans pareille, d'une intensité remarquable. Sa profondeur ne cesse de s'approfondir. L'être se "gravifie" si j'ose ce néologisme. Il est à la fois au plus joyeux de soi-même et gravement lucide. La joie n'exclut pas la peine, bien au contraire. La peine est la compassion vécue à l'égard de toute la souffrance du vivant. L'être de l'intelligence connaît la solitude radicale au coeur même de sa reliance. Pour lui la solitude arrache le bleu des images.

Rien n'est jamais identique. La reproduction n'est qu'un effet d'optique pour le non-voyant. Création et destruction sont dans une boucle rétroactive permanente pour l'homme de l'intelligence. Les livres ne donnent aucunement accès à l'intelligence. Ils ouvrent sur le savoir, qui est relatif et, comme l'affirme le

physicien David Bohm, n'éclaircit pas le mystère (V.E. 51). Ils font voir et décrivent en nommant une partie du monde, certes, mais un peu comme l'aveugle de naissance soutient que la patte d'un éléphant est un arbre. Nommer n'est pas connaître. Observer vraiment supprime l'observateur et la chose observée. Seule demeure l'observation intemporelle et sans nom qui est l'intelligence même en acte (V.E. 186).

La connaissance portée par l'intelligence est un trou dans le savoir. Elle ouvre, par le silence, une fente dans ce qui était considéré comme plein, universel, absolu. Elle fait chanter l'ignorance du non-savoir. Elle bouscule les certitudes blindées ou étoilées. L'intelligence est sans repos et pourtant elle est la sérénité même. Elle dégage une énergie libre incroyable. Force fougueuse des profondeurs et majesté de la quiétude tout à la fois comme disait le vieux sage taoïste.

L'être de l'intelligence mène, dès lors, des actions sans attachement. Sa façon de vivre change le monde parce qu'il est le monde. Cette conception rejoint les thèses de la phénoménologie et de l'ethnométhodologie. Les formes de sociabilité ne sont pas des abstractions. Elles sont construites par des personnes concrètes. Et même si elles ont leur logique interne, explorée par le sociologue, qui trop souvent les hypostasie, elles ne vivent que par l'action quotidienne de chacun d'entre nous. Si nous changeons notre regard sur elles-mêmes et notre action, nous changeons leur devenir, nous transformons leur être. *“La liberté, c'est de dire la vérité, avec des précautions terribles, sur la route où tout se trouve”* écrit le poète français René Char.

Il s'agit bien de cette **liberté** là dans la conception de l'homme de l'intelligence chez Krishnamurti. La liberté ne peut être vécue que dans l'amour qui est aussi mort et création. Une liberté qui n'est référée à aucun garant métasocial,

aucune valeur transcendante. Une liberté qui surgit au coeur même du réel par une vision et une écoute pénétrantes. Etre libre est inhérent au fait de voir et d'écouter. La liberté est le joyau de l'intelligence. Elle est d'essence ontologique. Elle est donnée d'avance pour qui sait voir. Aucune prison, aucun embrigadement n'empêcheront jamais ses possibilités dissidentes. Krishnamurti, en authentique libertaire, parle non de révolte, autre face de l'attachement inconscient, mais de **refus**. La liberté est le champ des possibles de tous les refus nécessaires. Aujourd'hui ils sont innombrables, et c'est pourquoi il y a urgence à parler et à agir pour Krishnamurti.

Seul l'être de l'intelligence, c'est-à-dire l'homme de la liberté, peut **dépasser la peur** et son besoin sécuritaire. Il en voit immédiatement la logique interne même s'il en subit les premières secousses émotionnelles sub-corticales, par l'action spontanée du thalamus visuel sur le système amygdalien (Joseph Ledoux, 1994). Etre dans l'intelligence du monde n'évite pas d'avoir peur d'un chien enragé, mais elle déclenche immédiatement l'action juste en situation. Par contre la peur purement psychologique, celle qui résulte de l'imaginaire, liée peut-être plus aux représentations et au influx du cortex visuel, est vue et déposée ainsi dans la décharge des illusions.

3.2 . L'ontologie de Krishnamurti

Ce qui est, et pour reprendre le langage de Castoriadis le Chaos/l'Abîme/le Sans-Fond (1986, p.364 sq), Krishnamurti en fera une expérience décisive après la mort de son frère.

C'est un peu avant cette époque que commencera ce qu'il nomme "le processus" accompagnant des états altérés de conscience, une sorte de douleur aiguë et constante

à la base de l'épine dorsale et à la nuque qui durera presque toute sa vie. Avec la mort de son frère, Krishnamurti découvre ce qu'il appellera plus tard l'"otherness" (mot intraduisible "état autre", "autreté"). *"Une nouvelle vision prend naissance, une nouvelle conscience se développe...Un nouvel enthousiasme et une nouvelle palpitation se font sentir issus pourtant de la même vie. Une force nouvelle, née de la souffrance, court dans mes veines, et une nouvelle compassion, une nouvelle compréhension, naissent de la souffrance passée...Je sais maintenant, avec une certitude plus grande que jamais, qu'il existe une beauté vraie dans la vie, un vrai bonheur qui ne peut être brisé par aucun événement physique, une grande force qui ne peut être affaiblie par des événements éphémères, et un grand amour permanent impérissable et invincible"* (cité par M.Lutyens, 1982, pp.252-253).

Jusqu'en 1931 il écrira des poèmes à la suite de cet état et faillit être "sannyasi" (moine errant) en Inde. Il va aller vers la dissolution de l'Ordre de l'Etoile d'Orient et la contestation radicale de toute autorité, tout rituel, tout dispositif d'accomplissement et toute institution dans le domaine spirituel...*"Je répète que je n'ai pas de disciples. Chacun d'entre vous est un disciple de la Vérité, s'il comprend la Vérité et s'abstient de suivre des individus...La Vérité ne donne pas l'espoir, mais la compréhension...Il n'y a aucune compréhension dans l'adoration de personnalités."*(cité par M.Lutyens, 1982, p.295). Il affirme alors qu'il préfère le mot Vie au mot Dieu. Qu'Elle est au delà du bien et du mal et se trouve en chacun d'entre nous dès lors que nous nous délivrons de la peur.

En 1929 il prononce sa célèbre conférence au Camp d'Ommen en Hollande où il annonce la dissolution de l'Ordre de l'Etoile d'Orient: *"Je soutiens que la Vérité est un pays sans chemin : vous ne pouvez avancer vers elle par quelque voie que ce soit, par aucune religion, aucune secte"* (cité par Mary Lutyens, 1982, p.307). En 1930 il démissionne de la SociétéThéosophique. Il devient vraiment Krishnamurti.

L'"otherness".

L'"otherness", Krishnamurti en parle pleinement dans ses *"carnets"* rédigés en 1961.

Cet "état autre", considéré, non comme une illusion mais comme un fait absolu par Krishnamurti et qui nous baigne dès que nous savons nous rendre réceptifs par un processus de méditation sans contrainte et sans effort, de chaque instant, dont il est l'achèvement, est un état de bénédiction consciente. Il apparaît par surprise, au détour d'un sentier, d'une rue, d'un paysage, d'une rencontre humaine, d'une présence animale ou végétale. On ne peut le contrôler. Ni vouloir son apparition, ni désirer sa permanence. Il disparaît comme il était venu. Aucune maîtrise possible sur ce Sans-Fond. On ne saurait le nommer, ni même s'unifier avec lui totalement. Cette bénédiction est: *"la somme de toute chose, l'essence. Sa pureté s'est maintenue, laissant sans pensée, passif. Il est impossible d'être un avec elle ; pas plus qu'avec une rivière au cours rapide. On ne peut être un avec ce qui est sans forme, sans dimension, sans qualité. Elle est ; c'est tout."* (Krishnamurti 1988, p.59).

L'"otherness" est à la fois douceur extrême et "prairie d'innocence" (p.62). Vouloir l'interpréter conduit à sa destruction psychique. Il s'agit simplement de le voir sans attachement, sans projet, sans désir, sans chercher à réunir, à synthétiser ce qui est au delà de toute synthèse comme de toute analyse. Seulement laisser le vide s'installer dans l'esprit car *"dans le vide total de l'esprit, l'intellect, la pensée, le sentiment et toute la conscience ont leur existence...l'esprit est ce vide au sein duquel les choses peuvent exister, mais celles-ci ne sont pas l'esprit"* (p.154) L'otherness est d'une *"profondeur (qui) n'a pas de fin ; son essence n'est faite ni de temps ni d'espace. Elle ne peut être vécue comme une expérience"* (p.90) Il est signe de maturité non recherchée, au delà de la joie et de la souffrance, de l'espoir et de la

désespérance. Il ouvre l'être humain sur une solitude radicale : celle de son unicité individuelle qui n'est pas l'isolement vis à vis des autres et du monde. Il imprègne l'être humain: d'une *"présence...attendant patiemment, bienveillante, pleine d'une immense tendresse. Elle était semblable à l'éclair dans la nuit noire, mais présente, pénétrante, source de délice. Quelque chose de curieux se produit dans l'organisme physique. On ne peut le décrire avec précision, mais c'est une "étrange" insistance, comme un mouvement; ce n'est absolument pas une création personnelle, un produit de l'imagination. La chose est palpable dans les instants de tranquillité, de solitude, sous un arbre ou dans une chambre; elle est là avec la plus grande insistance au moment de s'endormir. Elle est là maintenant, alors qu'elle est décrite, cette tension pressante avec sa douleur familière. L'exprimer par les mots semble si futile; ceux-ci, aussi précis, aussi clairs soient-ils, ne peuvent décrire la chose elle-même. Tout ceci est imprégné d'une immense, d'inexprimable beauté"* (p.22).

L'otherness représente le sommet de l'intensité existentielle, de la sensibilité. Il est présence intime du sacré. Mircea Eliade parlerait d'une confirmation de sa thèse sur le sacré comme un élément de la structure de la conscience et non un stade de l'évolution de celle-ci. Il peut survenir même dans un avion, soudainement, avec son accompagnement de pression et tension corporelles intenses (p.31) Le cerveau se vide totalement, et pourtant reste vigile. Que le passager voisin pose une question, aussitôt le cerveau revient à son point de vacuité. L'otherness conduit à une sensation d'expansion illimitée, incommensurable. Il s'agit d'une intensité explosive, celle de la création. Mais *"la création est destruction"* (p.33).

C'est *"le centre de toute création; une gravité purifiante, lavant le cerveau de chaque pensée, de chaque sentiment; elle était l'éclair qui brûle et détruit; d'une profondeur incommensurable, elle était là, inamovible, impénétrable, aussi légère que les cieux. Elle pénétrait le regard, le souffle. Elle était dans les yeux, et les yeux*

voyaient. Ces yeux qui voyaient, qui regardaient, étaient tout autre chose que l'organe de la vue et pourtant c'étaient les mêmes yeux. Seul le regard était, sa portée dépassant l'espace-temps." (p.41)

C'est "une force, un mouvement venu de nulle part, n'allant nulle part. Sentiment d'une vaste stabilité, d'une "dignité" inaccessible et d'une austérité inconcevable pour la pensée, mais avec elle une pureté d'une infinie douceur. " (p.51)

Krishnamurti n'a pas l'attitude freudienne devant l'inconnu irrationnel, il échappe à l'"inquiétante étrangeté". N'est-ce pas un sentiment de cette nature, en dernière instance, que ressentit Sigmund Freud lors d'un voyage en Italie (1919). Il nous raconte qu'arrivé dans une petite ville italienne et dans une certaine rue, avec des femmes aux balcons, il eut un sentiment de malaise psychique insoutenable et qu'il chercha à fuir. Mais par trois fois, inexplicablement, il revint au même endroit. Freud replace cette anecdote personnelle dans le cadre de son système de pensée.

On se demande, dans l'optique de Krishnamurti, ce qui lui serait advenu s'il avait tenté de "voir" simplement la nature de son malaise sans interprétation et sans fuite. Freud n'a jamais compris ce que représentait le "sentiment océanique" dont lui parlait Romain Rolland. Pourtant il lui écrivait avec intérêt que c'était "un certain mélange d'amour grec de la mesure - sophrosunè - de modération juive et d'anxiété philistine" qui l'avait tenu éloigné de "la jungle hindoue"... "J'aurais vraiment dû m'y aventurer plus tôt, car les produits de ce sol ne devraient pas m'être étrangers; j'avais fouillé jusqu'à une certaine profondeur pour rechercher leurs racines. Mais il n'est pas facile de franchir ses propres limites". (cité par Catherine Clément, 1990, p.379-380)

Gageons qu'il n'a pas su ouvrir, à cette époque, une porte d'entrée vers une

autre façon d'exister. Tout freudien qui se respecte demeure, tant bien que mal, dans cette représentation relativement tragique de l'"inquiétante étrangeté". Il lui est difficile de se représenter un autre mode d'exister porté par une vision de plénitude. Le "manque" est toujours au coeur de la psyché soutenu par une angoisse de mort enracinée au plus profond. C'est au coeur de son assomption existentielle que la cure analytique trouve son bien-fondé. Il y a dans la psychanalyse freudienne un stoïcisme absolu dont la voie passe par le renoncement lucide. Krishnamurti conteste tout renoncement dans un processus de compréhension, qui ne sera jamais explication ou interprétation :

"Il n'y a pas de renoncement. Son objet demeure et le renoncement, le sacrifice, n'existent pas quand il y a compréhension. La compréhension est l'essence même du non-conflit; le renoncement est conflit. Renoncer est un acte de volonté, issu du choix et du conflit. Renoncer est un échange dans lequel il n'est point de liberté, mais davantage de confusion, de souffrance" (Krishnamurti, 1988, p.132).

La vision du monde de Krishnamurti, comme celles de Shankara, du Bouddha, de Lao-Tseu, ou de contemporains comme Ramana Maharshi (mort en 1950) ou Nisargadatta (mort en 1986) et de tant d'autres maîtres spirituels, est absolument non-dualiste, celle de Freud et des freudiens nécessairement dualiste. Dès lors parler de zone "non-conflictuelle" de la psyché comme Sacha Nacht dans *guérir avec Freud* (1975) et, plus encore Hartmann, Kris et Loewenstein dans la théorie du "moi autonome", me semble sortir de la cohérence théorique freudienne et devoir susciter logiquement les foudres de Jacques Lacan, "pur" disciple de Freud.

Les conséquences de l'"otherness".

- Une compréhension du réel comme source de création/destruction permanente.

Krishnamurti perçoit pleinement cette source sempiternelle de créations et de destructions comme mouvement du réel, au delà de toute considération sur le Bien ou le Mal, valeurs nécessairement instituées par la société. Krishnamurti fait véritablement l'expérience humaine de la conscience immédiate de ce qui meurt en soi et dans le monde, au delà de tout désir de "faire une expérience". Une page des "*Carnets* " est significative à cet égard. Elle montre bien la différence fondamentale entre l'"inquiétante étrangeté", toujours angoissante chez Freud et l'existentialité de l'"otherness" chez Krishnamurti qui aboutit à la fois au "rien total" et à une lumineuse bénédiction de l'être. La scène décrite se passe alors que Krishnamurti conduit sa voiture. Soudainement :

"Tout était devenu si intense, la mort était là...C'était la mort littéralement; tout prenait soudainement fin; il n'y avait plus de continuité, le cerveau dirigeait le corps pour conduire la voiture, et c'était tout...La vie et la mort étaient là si proches, si intimement, inséparablement unies, ni l'une ni l'autre n'était prédominante. Une chose bouleversante avait eu lieu...Il n'est pas de discussion possible avec la mort..Elle est si absolue, définitive. Il ne s'agissait pas de la mort physique qui serait un événement relativement simple et décisif. Mais vivre avec la mort était tout autre chose. Il y avait la vie et il y avait la mort; elles étaient unies, inexorablement. Ce n'était pas une mort psychologique, un choc qui viderait, chasserait toute pensée, tout sentiment; ce n'était pas une soudaine aberration du cerveau, ni une maladie

mentale. Rien de tout cela, pas plus qu'une curieuse décision d'un cerveau fatigué ou désespéré. Ce n'était pas le désir inconscient de la mort. Il serait si facile de devenir complice de ces attitudes immatures. C'était quelque chose d'une toute autre dimension; elle défiait toute description situant son objet dans le temps et l'espace...Elle était là l'essence même de la mort...La vie même était la mort et ce qui mourrait vivait. Dans cette voiture, entourée de toute cette beauté, de cette couleur, avec ce "sentiment" d'extase, la mort faisait partie de l'amour, elle faisait partie de tout. La mort n'était pas un symbole, une idée, une chose connue. Elle était là en réalité, en fait, aussi intense, exigeante, que le klaxon d'une voiture demandant le passage." (p.98-99-100-).

Si dans le sentiment d'"otherness" la création se fait sentir, elle est au-delà de la non-guerre, du non-conflit, car elle est la même chose que la destruction :

"la création n'est pas la paix. Paix et conflit sont du monde du changement et de la durée, flux et reflux de l'existence, alors que cette création n'appartient ni au temps ni à aucun mouvement dans l'espace. C'est une destruction pure, absolue, qui seule permet l'apparition du "nouveau" (1988, p.55)

- Le Neuf, l'imprévu comme donnée fondamentale de l'existence.

Si l'"otherness" est ce que vit Krishnamurti, il débouche sur l'imprévu, le radicalement neuf et l'étonnement permanent d'être en vie. Ce "neuf" est à la fois nouveau et sans changement pour Krishnamurti :

"il se produit à chaque fois quelque chose de "nouveau" dans cette bénédiction,

une "nouvelle" qualité, un "nouveau" parfum mais pourtant elle est sans changement" (1988, p.9).

Cet "otherness" est immobilité et totalité de tout mouvement, essence de toute action et de toute création. Mais la création n'est pas la créativité. Elle surgit dans un lâcher-prise, un non-attachement, au delà de tout "créateur" individuel :

"la création n'est pas l'apanage des êtres doués, talentueux; ils ne connaissent que la créativité, jamais la création. Celle-ci est au delà de la pensée et de l'image, du mot et de l'expression." (1988, p.71-72)

Pour Krishnamurti, qui vit ce processus comme un fait au coeur de son être, l'"otherness" ouvre en nous le sens de la beauté intrinsèque du monde (cf.1988, pp19, 47, 67, 132, 156, 351, 375, 380). Je voudrais donner un exemple vécu de ce sentiment imprévu de la beauté. En Juillet 1990 je me trouve assis en train de méditer justement sur quelques passages des "Carnets" de Krishnamurti, dans un paisible jardin d'un hôtel de Saint-Jean de Luz. Soudain je sens quelque chose me tomber sur le corps. Je regarde et je vois un des multiples moineaux du jardin. Il vient de se poser sur mon bras. Je le contemple et il ne bouge pas, tranquille, comme s'il était sur une branche d'arbre. Mais dès que je fais mine de le toucher, il s'envole et va se poser à deux pas, devant moi tout en continuant de me regarder. Je suis alors envahi d'un bonheur de vivre incommensurable en l'espace d'un instant. Des larmes coulent naturellement sur mes joues. Je suis soudain relié à cet oiseau et par là-même à tout ce qui vit instantanément, au-delà du temps et de l'espace. Des images d'un rêve récent prémonitoire reviennent bientôt à ma mémoire: Je suis dans une chambre remplie d'oiseaux de toute espèce et je sais que je suis leur ami. L'un d'entre eux - une mésange bleue - vire-volte autour de ma tête, gracieuse, légère et aérienne, avant de se poser sur mon épaule. Mais c'est au moment même où je pense à ce phénomène et

au sentiment qui lui correspond, qu'il disparaît subitement. Pour mon malheur, je n'ai pas la capacité de Krishnamurti de rester suffisamment et assez longtemps tranquille avec mes pensées et avec mon imagination. Je demeure sans doute encore beaucoup trop un intellectuel et un poète pour qui la pensée et l'imagination active constituent le tapis rouge de la sensibilité, la métamorphosant et la dégradant sans cesse en "expériences" réductrices. Du moins en suis-je conscient, comme du fait qu'il n'y a aucune "technique" à suivre, aucun effort à accomplir, aucune souffrance à rechercher, aucune personnalité spirituelle à suivre, aucune "maîtrise" à fabriquer, pour vivre sur un mode d'existence plus accomplie. Simplement et toujours aller plus avant dans ma propre faculté de voir ce qui est dans le présent, sans la pensée du déjà-connu et sans l'imagination de ce qui devrait être. Avancer un peu plus vers ma propre "autorisation noétique" c'est-à-dire vers la conscience du réel.

- Le refus de tout enfermement institué

Pour Krishnamurti le défi n'est pas plus le renoncement que son contraire inconscient la révolte. Les révoltes politiques, les révolutions, ne font que reproduire l'ancien système sous de nouvelles formes tant qu'une mise en question du déjà-connu n'a pas été effectuée en profondeur et personnellement (1988, p.286-288). Krishnamurti va nous proposer le terme de "refus" pour exprimer la lutte contre l'institué. Ce refus est exigeant. Il ne saurait être superficiel car *"aller jusqu'au bout du refus est une toute autre affaire; l'essence du refus est la liberté dans la solitude. Peu s'aventurent aussi loin, écartant tout refuge, toute formule, toute idée, tout symbole, pour être nus, sans brûlures, et lucides"* (1988, p.119) Il s'agit de refuser sans rien rechercher, sans vouloir faire une expérience, sans désirer un savoir nouveau :

"Refuser et rester seul, sans lendemain, sans avenir...toute forme d'influence est

comprise et refusée, ne laissant point la pensée passer dans le temps. Le refus du temps est l'essence de l'intemporalité. Refuser le savoir, l'expérience, le connu, c'est inviter l'inconnu. Le refus est explosif; il n'est point affaire intellectuelle, idéation, dont le cerveau puisse jouer. Dans l'acte même du refus réside l'énergie, l'énergie de la compréhension et celle-ci n'est pas docile, on ne peut l'appivoiser par la peur et la commodité. Le refus est destructeur; inconscient des conséquences, n'étant pas réaction, il n'est donc pas l'opposé de l'affirmation...le refus ne comporte pas de choix et n'est donc pas le résultat d'un conflit." (1988, p119-120).

Souvenons-nous toujours, à propos de la parole de Krishnamurti qu'il parle essentiellement d'une visée d'autonomie spirituelle et non seulement politique, sociale, culturelle et encore moins technique. Néanmoins il est clair que dans le domaine éducatif par exemple, le refus à l'égard d'institutions éducatives se comprend par rapport à une conception d'émancipation spirituelle telle qu'il l'entend. C'est pourquoi, comme le note René Fouéré dans sa "révolution du réel. Krishnamurti", il a soutenu des "écoles" agissant sur le plan éducatif selon son enseignement (8 en Inde, 1 en Grande-Bretagne, 1 aux Etats-Unis en 1985). Ces écoles sont fondées sur une authentique autonomie de la personne et du groupe. Chacun est invité avant tout à prendre conscience des "conditionnements qui leur ont été instillés ou imposés soit par leur famille soit par leur milieu social" (R.Fouéré, 1985, p.209).

Evidemment le "refus" est catégorique devant toute figure d'autorité spirituelle, toute forme de gourouisation qu'elle soit orientale ou occidentale. Krishnamurti a souvent des mots très durs à cet égard, ce qui le marginalise complètement par rapport à la Tradition. Même Arnaud Desjardins semble avoir des difficultés à le suivre sur ce plan, considérant qu'il fut quand même un "maître" pour beaucoup de gens qui venaient le rencontrer. C'est méconnaître à la fois l'attitude et le

comportement spécifique de Krishnamurti - et je pourrais citer de nombreuses références si j'en avais la place dans le cadre de cette étude - et surtout le poids de sa parole qui au delà de sa personne est la seule qui vaille la peine d'être comprise. Un seul fait, exemplaire par rapport à d'autres "maîtres spirituels" en Orient : A sa mort, et sur ses instructions, il a été immédiatement brûlé là où il est mort (en Californie), conformément à ses vœux et sans cérémonies et ses cendres jetées, en partie, dans le Gange. Ainsi voulait-il éviter toute trace permettant une quelconque possibilité de sacralisation de sa personne : Pourrait-on en dire autant de Sri Aurobindo dont on pensait le corps transmuté et indécomposable; on attendit avant de procéder aux cérémonies funèbres, mais quelques jours suffirent pour que la puanteur qui s'en dégageait, obligea ses disciples à l'ensevelir; ou du fondateur du Siddha Yoga Swami Muktananda dont les adeptes vont en pèlerinage sur la tombe, régulièrement, dans l'ashram tenu par sa disciple et nouveau "maître" Gurumayi, en Inde ?

- La reconnaissance d'une sensibilité naturelle.

Ce point est particulièrement souligné par Krishnamurti comme l'effet de l'"otherness" dont on prend conscience dans le présent existentiel. René Fouéré a montré la convergence relative de la vision du monde de Krishnamurti et d'une attitude sartrienne, notamment quand à la nécessité de revenir au concret, à la reconnaissance de la vie surprise dans son instantanéité et sa liberté (1985, pp265-276; 292-293). Nous sommes singulièrement frappés en lisant les ouvrages écrits de sa main de constater son extrême sensibilité à l'égard de tout ce qu'il contemple : paysage, faune et flore, hommes, femmes et enfants, vieillards souvent en détresse morale ou matérielle. Sa sensibilité n'a rien à voir avec une sentimentalité ou une sensiblerie. Krishnamurti n'a rien de larmoyant mais nous ressentons très bien à quel point son énergie est libre de se déployer dans n'importe quel registre de la sensibilité humaine, dans le silence ou la parole, dans les larmes ou dans les rires, dans le geste ou dans l'immobilité. Plus que jamais j'ai l'impression que la distinction

opérée par Svâmi Prajnânpâd (1988) et son disciple Arnaud Desjardins entre le sentiment du sage (qui relie à l'autre fondamentalement sans trace de l'égo) et l'émotion très actualisée dans nos sociétés d'individualisme post-moderne (qui s'exprime d'abord à partir d'un point de vue égocentrique, mais qu'on ne doit pas réprimer) est pertinente dans le cas de l'existence de Krishnamurti. C'est également l'opinion du Docteur Thérèse Brosse, auteur du livre sur *"la Conscience-Energie"* (1978, p.47). Il semble d'ailleurs confirmer cette approche à propos de cette sensibilité issue de l'"otherness", lorsqu'il écrit :

"Ce matin, réveil accompagné d'un sentiment de joie vivante, immédiate. Cela ne provenait pas du passé, mais se produisait dans l'instant présent. Cette extase se présentait venant de l'"extérieur", sans être invitée, provoquée. Elle était véhiculée, poussée à travers le corps, l'organisme, en force, avec grande énergie. Le cerveau n'y participait point, l'enregistrant seulement, non comme un souvenir, mais comme un fait qui avait lieu. Une immense force, une vitalité soutenaient cette extase; rien de sentimental, ce n'était ni sensation ni émotion, mais quelque chose d'aussi solide et réel que ce torrent cascasant sur le flanc de la montagne ou ce pin solitaire sur la pente verte. Tout sentiment, toute émotion sont reliés au cerveau, mais non point l'amour, ainsi en était-il de cette extase".(1988, p.40)

Nous avons souvent le sentiment que Krishnamurti se réjouit d'un "presque rien" comme disait Vladimir Jankélévitch, une trace infime, un reflet, un passage furtif, une couleur ou un son, à la manière d'un moine zen :

"Au retour près du chalet, le ciel entier était couvert de lourds nuages et, tout à coup, le soleil couchant toucha quelques rochers en haut sur la montagne. Aucune image ne peut fixer la profondeur de beauté et de sentiment révélée par cette tache de soleil sur la face des roches. Elles semblaient éclairées de l'intérieur d'une lumière sereine qui leur était propre et qui ne s'éteindrait jamais. C'était la fin du

jour" (1988, p.76)

La plupart du temps cette sensibilité naturelle est animée d'une très grande force, d'une intensité remarquable, d'une gravité sereine mais également d'une douceur subtile et d'une immobilité profonde. Elle est de l'essence du raffinement et diffuse un silence insondable. Au plus juste de son effet, elle relie totalement l'observateur et l'observé dans une impossibilité d'une quelconque séparation existentielle; Seule n'existe plus que la relation portée par la joie ou la compassion. Dans ce cas j'ai l'impression que Krishnamurti vit ce qu'écrit philosophiquement Castoriadis dans ses thèses ontologiques sur le caractère indécidable d'une frontière entre ce qui est perçu et celui qui perçoit: *"Pour l'observateur limite, la question de savoir, en un sens ultime, ce qui vient de lui et ce qui vient de l'observé est indécidable. (Il ne peut exister d'observable absolument chaotique. Il ne peut exister d'observateur absolument inorganisé. L'observation est un co-produit non pleinement décomposable.)* (Castoriadis, 1986, p.407)

- La non-maîtrise, la non-perfection et l'opacité.

Une autre conséquence de la compréhension de l'"otherness", c'est l'ouverture sur l'inéluctable non-maîtrise, non-perfection et en fin de compte l'opacité de ce qui est. La non-perfection comme la non-maîtrise sont affirmées par Krishnamurti comme une des données de l'existence humaine. La vérité n'est pas mesurable. Aucune explication n'est vraiment satisfaisante dans le rapport à l'"otherness" qui survient justement quand le cerveau ne le recherche pas, ne tente pas d'en contrôler sa venue ou son départ. Aucun acte de pensée, aucune imagination active ne pourraient le comprendre. Il est de l'ordre du "Tout-Autre" comme l'écrivait Rudolph Otto dans son essai sur *"le sacré"* (1969). La seule chose sur laquelle nous pouvons agir, nous rappelle inlassablement Krishnamurti, c'est sur nos actes, nos pensées et notre

imaginaire de chaque instant, en en prenant conscience sans plus attendre. Il s'agit d'apprendre à voir ce que nous sommes. La perfection est de l'ordre de la machine, pas de l'humain. Pourquoi cette lutte incessante pour être parfait s'interroge Krihnamurti ?

"Penser ou croire sans cesse à la même chose, sans dévier, devient une habitude mécanique; peut-être est-ce là cette perfection à laquelle chacun aspire. Elle édifie un mur de résistances idéal, qui protégera de tout dérangement, de tout inconfort. La perfection est en outre une forme glorifiée de succès, l'ambition est bénie par la respectabilité, par les représentants et les héros de la réussite. La perfection n'existe pas, ce serait une chose affreuse, sauf pour une machine." (1988, p.107)

Une autre conséquence de la compréhension de Sans-Fond, c'est l'ouverture sur l'inéluctable non-maîtrise, non-perfection et en fin de compte l'opacité de ce qui est.

A suivre Castoriadis, il va de soi que le Chaos/l'Abîme/le Sans-Fond, en tant que "magma" et peut-être au-delà même de toute logique, fût-elle celle des magmas, s'inscrit dans le registre du non maîtrisable. En juillet 1990, aux décades de Cerisy le concernant, Castoriadis commentant le Chaos soutient qu'il est de l'ordre de l'incompréhensible. La pensée s'arrête à son seuil. L'homme doit l'affronter, debout.

La prise de conscience de notre existence.

- Quid de la "conscience" ?

La question de la "conscience" est au coeur de l'approche de Krishnamurti. L'éveil, c'est l'entrée de l'homme dans une lucidité consciente. Krihnamurti ne demande rien d'autre que de "voir" ce qui est : nos conditionnements, nos attirances, nos rejets, nos peurs, notre mort. Voir sans plaquer a priori des explications tirées de

théories psychologiques ou sociales. Voir sans rien chercher d'autre que cette lucidité. Voir ce qui est maintenant, sous mes yeux et dans ma tête, sans l'hypothéquer par le passé ou l'avenir. Il raconte dans son "*journal*" que les brimades, les souffrances n'ont jamais eu le moindre impact durable chez lui car il les voyait immédiatement dans leur totalité et ainsi elles se consumaient complètement dans l'instant sans laisser la moindre trace, le moindre ressentiment :

"il ne s'était jamais senti offensé, blessé, bien qu'il ait connu flatteries et insultes, menaces et sécurité. Ce n'est pas qu'il ait été insensible, inconscient, mais il n'avait pas élaboré la moindre image de lui-même, ne tirait pas de conclusion et n'adhérait à aucune idéologie..Il s'agit de comprendre ce mouvement dans sa totalité, et non point seulement au niveau intellectuel, mais de façon pénétrante, lucide et directe. Prenez conscience de cette structure dans son entier, sans la moindre réserve. On ne peut éviter d'élaborer des images qu'en percevant la réalité de ce processus dans toute sa vérité." (1983, p.40)

Fantastique capacité de voir sans émotion, sans attachement, chez lui. Voir le serpent (1983,pp.56,72,88,181), le lynx (p.25), le tigre (p.77), l'éléphant (p.102), le singe (p.169), le daim (p.182), comme il sait voir la mort de son frère et l'extrême douleur qu'il en ressent à l'époque (p.87), le cadavre que l'on emporte et la mort omni-présente (p.60). Voir la détresse d'une enfant de cinq ans et la calmer par sa présence tranquille (p.38). Voir également ce qui se passe de fulgurant dans son esprit :

"l'autre nuit, il s'éveilla, l'esprit totalement vif. Il eut l'impression qu'une sorte de boule de feu, de lumière, s'introduisait dans son cerveau, jusqu'en son centre même. Il l'observa objectivement pendant un certain temps, comme si cela arrivait à quelqu'un d'autre" (p.22).

La position de Krishnamurti

Krishnamurti définit sa position en ces termes :

"Le dissimulé est semblable au visible. L'observation, qui est l'écoute du visible, est la perception du dissimulé. Voir n'est pas analyser. Dans l'analyse existent l'analyseur et l'analysé et cette division débouche sur l'inaction, la paralysie. Dans le voir véritable n'intervient nul observateur et de la sorte, l'action est immédiate: aucun intervalle ne sépare l'idée de l'action. L'idée, la conclusion, sont partie intégrante de l'observation, celui qui voit étant séparé de la chose vue. L'identification procède de la pensée, la pensée est fragmentation." (1983, p.48).

La pensée ne peut être, dans le domaine psychologique et social, que souffrance. Elle n'a de valeur à ses yeux que sur un plan purement technique et fonctionnel : réparer une voiture ou une montre, répondre à "quelle heure est-il ?", jouer le jeu mondain de la conversation sociale dans un avion quand on ne peut faire autrement. C'est dire qu'il n'éprouve aucune envie de systématiser théoriquement son approche , ce que tenteront René Fouéré (1985), Robert Linssen (1986), Pupul Jayakar (1986) et Bernard Delafosse (1983) ou d'analyser l'évolution de son langage, comme l'examinera dans sa thèse Yvon Achard (1970). Savoir écouter simplement est le seul remède :

"Soyez à l'écoute de ce qui se dit. Ecouter, tout simplement. Non pas les échos du passé, les ravages triomphants de la souffrance ou les recettes pour échapper à cette torture. Mettez votre coeur, la totalité e votre être, à l'écoute de ce qui se dit maintenant " (1983, p.65)

Krishnamurti distingue la pensée de l'intelligence *"qui ne réside pas dans le fait de cultiver l'intellect et son intégrité. L'intelligence resitue les choses à leur place: la*

pensée dans ses limites pour comprendre et transformer l'homme et la société, les connaissances techniques indispensables pour vivre dans une société technologique. Mais "se libérer du connu, à chaque instant de votre vie, voilà l'essence de l'intelligence" (1983, p.163)

Etre intelligent c'est refuser toute autorité pour se connaître car :

"c'est à vous seul et à vous seul qu'il appartient d'étudier le contenu de votre conscience. Les recherches menées par d'autres sur eux-mêmes, et donc sur vous, ne sont qu'autant de descriptions. Le mot n'est pas la chose..Observer, sans l'accepter ni le nier, le contenu de la conscience, voilà en quoi réside la beauté et la compassion de l'intelligence." (p.163-164)

- Autonomie, liberté et reliance.

Krishnamurti possède une conscience aiguë de ses trois notions. L'enfant est ainsi ipso facto enveloppé et engendré par le déjà-connu, l'institué, jusqu'aux formes les plus subtiles de son intimité. "*Se libérer du connu*" reste la voie essentielle et solitaire, "sans chemin", pour accéder à la liberté. Or cette voie ne passe pas par la pensée et la réflexion pour Krishnamurti, mais par la perception-acte instantanée, au-delà de tout projet, de tout désir, de tout attachement à une "réussite" quelconque. Vision bouddhique par excellence, mais à la racine, sans chercher même, comme le Bouddha Gautama Cakyamuni (Siddharta) de son vivant, à fonder un "Sangha", un ordre monastique dans lequel les "bikkhus" ne pouvaient être admis qu'à certaines conditions correspondant à une espèce d'ordination (cf R.Fouéré, 1985, pp 155-172). Pour Krishnamurti la liberté est soudaine et non progressive et complètement irréversible. Elle est personnelle, et correspond à une transformation radicale de l'être qui se débarrasse d'un seul coup du "Vieil Homme" en lui, souvent au coeur d'une plus haute souffrance mais parfois aussi d'une infime trace naturelle, par une vision

pénétrante de ce qui est, une "révolution du réel". Aucun "savoir" ne saurait nous permettre d'être libre mais nous pouvons apprendre à voir nos conditionnements par l'exercice d'une lucidité permanente sur nous-mêmes. Pour lui, seul l'enseignement de cette approche a de l'importance et le maître demeure un homme ordinaire: "*Sous aucun prétexte le maître ne devait être déifié; seul l'enseignement comptait, et il fallait veiller à ce que celui-ci ne soit ni déformé, ni altéré*" (Pupul Jayakar, 1989, p.399).

Gageons que Krishnamurti était assez lucide sur le besoin de réassurance de l'homme placé devant l'Abîme et sur la nature toujours changeante de l'univers pour se douter secrètement que son souhait, à l'échelle de l'histoire humaine, serait inéluctablement un vœu pieux et peut-être le signe ultime d'un sens de l'humour.

4. Conséquences éducatives de la philosophie de Krishnamurti

Le Cœur des Enseignements de Krishnamurti

Traduction de Marc Marciszever (GREK)

La déclaration suivante, qui contient l'essence des enseignements, a été rédigée par Krishnamurti lui-même le 21 octobre 1980.

« Le cœur des enseignements de Krishnamurti est contenu dans la déclaration qu'il fit en 1929, lorsqu'il dit :

La vérité est un pays sans chemin. L'homme ne peut l'atteindre par le biais d'aucune organisation, d'aucun credo, d'aucun dogme, d'aucun prêtre, d'aucun rituel, ni par le biais d'aucune connaissance philosophique ou d'aucune technique psychologique.

Il doit la découvrir dans le miroir de la relation, dans la compréhension des contenus de son propre esprit, par l'observation et non pas par l'analyse intellectuelle ou la dissection introspective.

L'homme a bâti en lui-même des images comme une barrière de sécurité, sécurité religieuse, sécurité politique, sécurité personnelle. Elles se manifestent sous la forme de symboles, d'opinions, de croyances.

Le fardeau de ces images domine la pensée de l'homme, ses relations et sa vie quotidienne. Ces images sont les causes de nos problèmes car elles divisent les hommes entre eux. Sa perception de la vie est façonnée par les concepts déjà présents dans son esprit. Le contenu de sa conscience est toute son existence. Ce contenu est commun à toute l'humanité. L'individualité est le nom, l'apparence et la culture superficielle qu'on acquiert par la tradition et par le milieu. La singularité de l'homme ne réside pas dans ce qui est superficiel, mais dans le fait de pleinement se libérer du contenu de sa conscience, qui est commun à tout le genre humain. Donc, l'homme n'est pas un individu. »

« La liberté n'est pas une réaction ; la liberté n'est pas un choix. C'est l'homme qui prétend que parce qu'il a le choix il est libre. La liberté est pure observation sans direction, sans peur de la sanction et de la récompense. La liberté est sans cause ; la liberté n'est pas au terme de l'évolution de l'homme, mais dès le premier pas de son existence. Dans l'observation, on commence à découvrir le manque de liberté. La liberté est découverte dans la présence sans choix (choiceless awareness) à notre existence et à nos activités quotidiennes. La pensée est le temps. La pensée naît de l'expérience et du savoir qui sont inséparables du temps et du passé. Le temps est l'ennemi psychologique de l'homme. Notre activité repose sur le savoir et par conséquent sur le temps, ce qui fait que l'homme est toujours esclave du passé. La pensée est toujours limitée, et donc nous vivons constamment dans le conflit et la lutte. Il n'y a pas d'évolution psychologique. »

« Quand l'homme devient conscient du mouvement de ses propres pensées, il voit la division entre le penseur et la pensée, entre l'observateur et l'observé, entre l'expérience et celui qui fait l'expérience. Il découvre que cette division est une illusion. Seulement alors y a-t-il pure observation, qui est une vision pénétrante (insight) sans la moindre ombre du passé ou du temps. Cette vision pénétrante atemporelle provoque une mutation radicale de l'esprit. »

« La négation totale est l'essence du positif. Quand il y a négation de toutes ces choses que la pensée a psychologiquement provoquées, alors seulement y a-t-il amour, qui est compassion et intelligence. »

De cet enseignement, on peut déduire quelques principes pour l'éducation d'aujourd'hui

- L'idée d'une approche **paradoxe** qui exclut une cohérence habituelle en terme de logique de l'identité. Je prétends que les apports de Krishnamurti mais également des questionnements les plus pertinents de la philosophie et de la science

occidentale, sont essentiels à la compréhension des phénomènes de notre temps et tout à fait nécessaires à ceux relatifs à l'éducation. Désormais, il nous faut comprendre le monde à la fois avec le regard de la science contemporaine, notamment en sciences humaines, et avec celui de Krishnamurti.

- L'idée que la **sensibilité** est une valeur à redécouvrir. Non pas une sorte de sentimentalité ou de mollesse, mais au contraire une fermeté douce qui est portée par une vague de tendresse compréhensive pour l'enfant, l'élève, l'étudiant, le stagiaire adulte. Cela va de pair avec une "mise en veilleuse" de la raison et une redécouverte des capacités sensorielles de l'être humain, c'est-à-dire une reliance de soi-même avec la totalité de soi-même, notamment sur le plan corporel.

- L'idée d'une **conjonction** incontournable et paradoxale entre l'usage de la **pensée** et une manière de l'oublier qu'on appelle **méditation**. Notre culture est traversée par l'activité de pensée, qui n'est d'ailleurs pas toujours rationnelle. Nous ne saurions la renier. Elle nous permet de nommer, de désigner, de classer, de combiner et d'agir sur le monde. Elle nous constitue en tant que sujet. Mais elle nous aliène également. Il y va de bon fonctionnement et du développement même de la pensée, de savoir lâcher-prise et de se **mettre en jachère**, pour découvrir une énergie libre de toute fixation sur des représentations imagées et conceptuelles.

Cette mise en jachère ne peut être celle proposée actuellement par la civilisation des loisirs qui réinsère dans des périodes déterminées par le système productif des formes d'expression individuelle et sociale soumises à la logique de la domination ensembliste-identitaire et spectaculaire. Seule la reconnaissance d'un statut ontologique à la non-pensée et à la méditation pourra provoquer l'invention de formes de sociabilité pertinentes pour son expression. Cette reconnaissance doit avoir lieu, non seulement dans la vie personnelle économique et sociale, mais également dans l'ordre de la science et de la philosophie occidentales pour lesquelles elle

constitue un enjeu révolutionnaire.

- La reconnaissance de la **relativité du temps et de l'espace** compte-tenu de la représentation qu'on en a dans chaque culture et la mise en jeu dialectique de cette relativité spatio-temporelle dans les formes de vie collective et individuelle. Le temps méditatif venant par exemple dialectiser le temps fragmenté de la logique productiviste.

- L'affirmation pleine et entière d'un **univers vivant ou tout est relié** et où chaque élément détruit ou endommagé contribue à la destruction de la totalité. Cette affirmation réellement appliquée aurait des conséquences inimaginables dans les domaines scientifiques, économiques, politiques, sociaux et culturels.

- L'affirmation de l'**autonomie** de la personne et de la société dans une perspective démocratique. Autonomie comme résultat d'un décloisement d'enfermements psychiques et sociaux. Autonomie comme poussée en avant d'une intentionnalité de la vie à entrer dans des systèmes de plus en plus complexes en les créant elle-même et à partir d'elle-même. Autonomie comme jeu ouvert et lucide, de forces toujours susceptibles d'être reprises par la pesanteur, mais aussi la puissance sécuritaire, de l'hétéronomie.

- L'émergence d'une **visée éducative planétaire** qui prendrait pour axiomatique centrale la croissance de l'**élucidation** en vue d'atteindre un degré suffisant, quoique toujours inachevé, de lucidité sur le jeu de la vie psychique et sociale. Elucidation comme articulation multiréférentielle d'éléments de compréhension plus que d'explication, de non-savoir à partir du savoir. Elucidation comme forme supérieure de l'intelligence qui unit indissolublement l'âme, le coeur et l'esprit dans une vision pénétrante de la totalité toujours en mouvement, toujours en voie de structuration/déstructuration/restructuration. Elucidation comme "intellect illuminateur" suivant la belle formule de Jacques Maritain dans "*l'intuition créatrice*

dans l'art et la poésie". Elucidation comme assomption de la place de l'homme "face à l'Abîme" ou comme "plongeur dans l'Abîme" suivant son inclination singulière, c'est-à-dire reconnaissance légitime de la valeur du **philosophe** (occidental) comme du **mystique** ou du **sage** (oriental), du **scientifique** comme du **poète** dans la société démocratique.

- Enfin ouverture au **Sans-Fond** comme source de tout imaginaire et de toute réalité, jeu d'énergie infinie et tramée ou impliée dans un Envers qui cherche son déroulement dans un Endroit accueillant que seuls les hommes doivent inventer à partir d'eux-mêmes et par eux-mêmes.

Bibliographie

ACHARD (Yvon), 1970, le Langage de Krishnamurti, Paris, Le courrier du livre, 252 p.

ALLEAU (R.), 1977, La science des symboles, Paris, Payot

BARBIER (René), 1997, L'Approche Transversale, l'écoute sensible en sciences humaines, Paris, Anthropos, chapitre sur Castoriadis, 357 p.)

BOHM (David), 1987, la Plénitude de l'univers, Paris, Monaco, Le Rocher, 223 p.

BROSSE (Marie-Thérèse) (Dr.), 1984, la "Conscience-Energie" structure de l'homme et de l'univers. Ses implications scientifiques sociales et spirituelles., Saint-Vincent-sur-Jabron, éditions "Présence", 429 p.

CASTORIADIS (Cornélius), 1986, Domaines de l'Homme, carrefours du labyrinthe II, Paris, Seuil, 455 p.

CLEMENT (Catherine), 1990, la Syncope. Philosophie du ravissement., Paris, Grasset, 452 p.

CORBIN (Henri), 1958, l'Imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn 'Arabi, Paris, Flammarion.

DAVY (Marie-Magdeleine), 1989 (1^{re} éd.1966), la Connaissance de soi, Paris, P.U.F.,118 p.

DELAFOSSÉ Bernard,

---1983, Krishnamurti "Cinquante ans d'éveil", Paris, Guy Trédaniel, 236 p.

---1987, De Krishnamurti à Mère...la même vérité ? , Paris, Guy Trédaniel, 284 p.

- DROIT (Roger-Pol), 1989, l'Oubli de l'Inde, Paris, P.U.F., 262 p.
- DURAND (Gilbert)., 1976, l'Imagination symbolique, Paris, PUF.
- ELIADE (Mircea), 1971, la Nostalgie des origines., Paris, idées/Gallimard, 311 p.
- FREUD (Sigmund), 1988 (1985), l'Inquiétante étrangeté et autres essais, Paris, P.U.F., 342 p.
- FOUDRAINE (J.), 1992, KRISHNAMURTI, RAJNEESH, C.G. JUNG, Paris, Le Voyage Intérieur,
- FOUERE (René), 1985, la Révolution du réel. Krishnamurti., Paris, Le courrier du livre, 446 p.
- HEIDEGGER (M.), 1983, Le Principe de raison, Paris, Gallimard, coll. Tel
- JAYAKAR (Pupul), 1989, Krishnamurti. Sa vie. Son oeuvre., Paris, L'Age du Verseau, 406 p.
- KRISHNAMURTI (Jiddu),
- 1971, la Révolution du silence, Paris, Stock, 221p.
 - 1971, le Vol de l'aigle, Neuchatel (Suisse), Delachaux et Niestlé, 243 p.
 - 1980, l'Eveil de l'intelligence, Paris, Stock-plus, 636 p.
 - 1983, Journal, Paris, Buchet/Chastel, 193 p.
 - 1988, Carnets, Monaco, Editions du Rocher, 388 p.
 - 1990, La Vérité et l'événement, Monaco, Les Editions du Rocher.
 - 1987 (avec BOHM David), le Temps aboli. Dialogues., Monaco, éditions Le Rocher, 415 p.

- LACAN (Jacques), 1966, Les écrits, Paris, Seuil
- LAPASSADE (Georges), 1988, Les états modifiés de conscience, Paris, P.U.F., 127 p.
- LEVI-STRAUSS (Claude), 1958, l'Anthropologie structurale, Paris, Plon
- LINSSSEN (Robert), 1986, Krishnamurti. Précurseur du III^e Millénaire., Paris, Courrier du livre, Etre libre (Bruxelles), 220 p.
- LUTYENS (Mary),
- 1982, Krishnamurti. Les années de l'éveil., Plazac 24580, Arista, 348 p.
- 1984, Krishnamurti. Les années d'accomplissement, Plazac 24580, Arista, 270p.
- 1989, Krishnamurti - La Porte ouverte, Plazac 24580, Arista (distribué par Dervy Livres, Paris)
- MARITAIN (Jacques), 1966, l'Intuition créatrice dans l'art et dans la poésie, Paris, Desclée de Brouwer, 421 p.
- NACHT (Sacha), 1971, Guérir avec Freud, Paris, Payot
- NISARGADATTA MAHARAJ Sri,
- 1982, Je suis, Paris, Les deux océans, 576 p.
- 1986, Ni ceci ni cela., Paris, les deux océans, 215 p.
- OTTO (Rudolphe), 1969, le Sacré, l'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel, Paris, Payot, petite bibliothèque, 238 p.
- PRAJNANPAD Svâmi:
- 1988, l'Art de Voir, Lettres à ses disciples, T.I., Paris, L'Originel, 191 p.

- 1989, les Yeux ouverts. Lettres à ses disciples, T.II., Paris, L'Original, 175 p.
- RAMANA MAHARSHI Sri, 1972, l'Enseignement de Ramana Maharshi, Paris, Albin Michel, coll. spiritualités vivantes, 602 p.
- ROUMANOFF (Daniel), 1989, Svâmi Prajnânpâd, Paris, la table ronde, 371 p.
- SARTRE (Jean-Paul), 1943, l'Etre et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique, Paris, Gallimard
- SCHNEIDERMAN (Stuart), 1986, Jacques Lacan maître Zen ?, Paris, PUF, 218 p.
- VARELA (Francisco J.), 1989, Autonomie et connaissance. Essai sur le Vivant., Paris, Seuil, 250 p.
- VIGNE (J.), 1994, KRISHNAMURTI était-il un gourou ?, article inédit, G.R.E.K.
- VITRAY-MEYEROVITCH de (Eva), 1972, “Mystique et Poésie en Islam, Djalâl-ud Dîn Rûmi et l’ordre des Derviches tourneurs”, Paris, Desclée de Brouwer.
- WILBER (Ken), 1987, les Trois yeux de la connaissance, Monaco, Editions du Rocher, 332 p.
- WITTGENSTEIN (Ludwig), 1961, Tractatus logico-philosophicus, Paris, Gallimard, coll.Tel (1986). Sur la question du droit au silence face à l'incompréhensible, voir Christiane Chauviré, Ludwig Wittgenstein, Paris, Seuil, 283 p., pp 74-84

